

saison a devancée l'époque ordinaire ; j'y attendais la paix. Le 5 octobre, j'ai envoyé Lauriston pour en parler. J'ai failli aller à Pétersbourg : j'en avais le temps. On tiendra à Wilna. J'y ai laissé le roi de Naples. Ah ! ah ! c'est un grand drame politique que celui qui se joue en ce moment en Europe. Les Russes se sont montrés ; l'empereur Alexandre est aimé. Ils ont des nuées de Cosaques. C'est quelque chose que cette nation ! On m'a proposé d'affranchir les esclaves, je ne l'ai pas voulu ; ils auraient tout massacré. Qui aurait pu croire qu'on frappât jamais un coup comme celui de l'incendie de Moscou ? Maintenant ils nous l'attribuent ; mais ce sont bien eux. Beaucoup de Polonais m'ont suivi ; ce sont de braves gens, ceux-là ! ils me retrouveront.

Jusque-là M. de Pradt avait cru devoir laisser le champ libre aux ministres polonais, qui ne prononcèrent pas un mot. Il ne se permit de se mêler à la conversation que lorsque ceux-ci commencèrent à s'apitoyer sur la détresse du duché. Alors Napoléon accorda, à titre de secours, une somme de trois millions, qui était depuis trois mois à Varsovie, et trois autres millions en billets provenant des contributions de la Courlande. Ensuite les ministres annoncèrent l'arrivée du corps diplomatique.

— Ce sont autant d'espions, dit Napoléon ; je n'en voulais pas à mon quartier général. Tous ces hommes-là ne sont

uniquement occupés que d'envoyer des notes à leurs cours.

La conversation se prolongea ainsi pendant près de deux heures. Le feu s'était éteint : le froid avait gagné les visiteurs ; Napoléon, seul, semblait y être indifférent.

Enfin, après leur avoir demandé s'il avait été reconnu, et leur avoir dit que cela lui était égal, il renouvela aux ministres l'assurance de sa protection, et s'appêta à repartir. Les ministres et son ambassadeur lui adressèrent alors les paroles les plus affectueuses pour la conservation de sa santé et le succès de son voyage.

— Je vous remercie, messieurs, leur répondit-il ; je ne me suis jamais mieux porté.

Telles furent les dernières paroles de Napoléon. Aussitôt après il monta dans l'humble traîneau qui portait César et sa fortune, et disparut à tous les yeux.

Le 18 décembre 1812 au soir, c'est-à-dire le lendemain de la publication du 29^e bulletin, qui apprit à la France les désastres de nos armées, l'empereur se présentait, dans une mauvaise calèche, à un des guichets des Tuileries, dont on hésita quelque temps à lui ouvrir la porte ; mais enfin, s'étant fait reconnaître, il alla surprendre Marie-Louise dans son lit, impatient de recevoir les embrassements d'une épouse et d'un fils qu'il affectionnait sincèrement.

(A CONTINUER.)

VOYAGE DANS L'INDE.—MONUMENTS.

NOUS lisons la description "exacte du palais d'Ackbar dans le *Journal asiatique* de Calcutta. Les détails suivants donneront une idée du style adopté dans la plupart des édifices indiens de cette époque : "Le palais est construit en granit rouge. Le bâtiment principal qui borde la Jumna, se compose d'une grande salle, jadis tapissée d'argent massif, et d'une suite de pièces octogones liées entre elles par autant de vestibules. Les murs, le plafond, le dallage, tout y est en marbre blanc, incrusté d'arabesques en agates et en cornalines de diverses nuances. Vu des terrasses qui le surmontent, le palais se dessine sur un plan fort irrégulier ; car on découvre alors qu'il se compose de plusieurs quadrilatères isolés, formant galerie autour d'un boulingrin, dont une salle de bain occupe le centre. L'un de ces hôtels a un pavillon d'été, où aucune croisée ne laisse pénétrer le jour. Ses murs sont incrustés de glaces et d'arabesques en gypse, en argent et en pierres précieuses qui répandent un vif éclat. Le sol, pavé de marbre, est coupé de canaux destinés à recevoir l'eau courante, d'où s'échappait une fraîcheur continuelle. C'est là que les empereurs mogols venaient, à la lueur des flambeaux, chercher un abri contre les chaleurs de la journée."

Le palais d'Ackbar a résisté jusqu'ici aux injures du temps. Il n'en est pas de même de son tombeau, qui s'élève à une demi-lieue au nord d'Agra, dans le voisinage des ruines de Secandra. Le mausolée du conquérant mogol se présente sous

la forme d'une pyramide quadrangulaire en granit rouge, supportée par des colonnes de marbre blanc. Le cercueil est placé dans un caveau éclairé nuit et jour.

On voit encore à Agra la Muti-Mutjid, ou la Perle des Mosquées, et le fameux mausolée de Taji-Mahal, que l'on regarde généralement comme le plus beau monument du nord de l'Inde. L'empereur Jehan avait promis à sa femme Taji-Mahal de lui élever un tombeau qui, pour la beauté et la richesse, n'eût pas son pareil dans le monde. Les pyramides des rois d'Egypte paraissent peut-être plus grandioses, en raison de leurs gigantesques proportions et des immenses travaux qu'elles représentent ; mais ce ne sont que des blocs de pierres inertes, équarries à coups de marteau, transportées à force de bras ; tandis que le monument de Taji-Mahal, dans sa forme moins massive, est un chef-d'œuvre d'art et de ciselerie ; ce sont des blocs de marbre travaillés par des artistes.

Ainsi, dans l'Inde comme en Egypte, la vanité des souverains s'attachait surtout à la magnificence des tombes. Aux palais de granit, dont les dômes argentés retentissaient aux bruits de leurs fêtes ou dérobaient aux yeux des peuples la honte de leur oisiveté fastueuse, les princes indiens préféraient les mausolées de marbre où devaient reposer leurs cendres. Il semble qu'ils aient calculé la brièveté de la vie et l'éternité de la mort, et qu'ils aient réservé pour leur dernière demeure les matériaux les plus solides, les plus riches trésors, les plus merveilleuses conceptions de l'art auquel ils confiaient le soin d'immortaliser leur court passage ici-bas !

C. LAVOLLÉE.

(Musée des Familles.)